



La tribune de...

Marjan Abadie

Psychothérapeute, fondatrice de l'institut Mindfulness, autrice de *Méditer avec l'art* (éd. Eyrolles, 2022)

Musée et bien-être : une alliance bienvenue

Pour attirer le grand public dans les musées, il existe d'autres approches que celles, classiques, de la médiation culturelle.

Longtemps, les musées n'ont été pensés que comme des lieux de savoir. Un savoir indispensable, pensait-on, pour appréhender les aspects historiques et techniques des œuvres. Or, une majorité de personnes sont exclues du plaisir esthétique, ne se jugeant pas suffisamment cultivées et légitimes pour franchir les portes des musées, à l'heure où plusieurs pays, comme le Canada et la Belgique, ont mis en place des prescriptions médicales pour s'y rendre gratuitement. Avançons une idée peu banale. Et si la clé de l'accès à l'art résidait précisément dans l'exploration émotionnelle et sensorielle des œuvres ? C'est ce que défend la méthode Mindful Art Experience, une médiation sensible hybride que j'ai créée en 2018, qui entend en finir avec l'intimidation afin d'embrasser l'émotion. La connexion à l'œuvre change alors de paradigme. Tout le monde a accès aux émotions : il suffit de prendre le temps de contempler une œuvre, de créer un espace d'ouverture sensoriel pour se laisser toucher et s'émouvoir, chose particulièrement importante dans notre monde impétueux. Chaque parcours dans une institution, que ce soit en présentiel ou en création audio, est une invitation à renouer avec l'enfant en nous, capable de s'émerveiller et de ressentir sans porter de jugement. L'œuvre s'explore en suivant un chemin balisé, jusqu'au ressenti. Ce chemin émotionnel est un parcours initiatique qui m'évoque le poème *Où est la maison de l'ami ?* de l'Iranien Sohrab Sepehri (1928-1980).

S'ouvrir à l'émotion brute

Quand un rapport d'émotion s'engage entre une personne et un objet, celle-ci est alors portée à y prêter un regard, une attention, un besoin de compréhension particuliers. Loin de retirer aux musées leur vocation première, cette approche émotionnelle et sensorielle peut les ouvrir à de nouveaux publics. Peut-être profanes, mais à la recherche de ressourcement et de découvertes inédites. Un atelier que j'ai récemment animé m'a particulièrement touchée : une participante passait devant un tableau sans jamais s'y arrêter ; mais après la séance, elle a manifesté le désir de retrouver cette peinture, le plus souvent possible, comme on retrouve un ami. Ma théorie : l'acceptation du bien-être est une permission octroyée au plus grand nombre de goûter à la puissance et aux bienfaits de l'art. Et si les musées

se donnaient comme nouvelle mission de développer le bien-être ? Ces effets ont par ailleurs été démontrés par la science (cf. «Une rencontre sensorielle avec l'art – L'expérience Mindful Art», paru dans la *Lettre de l'Ocim* n° 202-203). Qu'est-ce qui empêche aujourd'hui certains musées de s'ouvrir à l'émotion brute, organique, tout en restant des pourvoyeurs de savoir ? Il faut oser un rapport plus universel, moins solennel à l'art. Et ainsi, de la plus belle manière qui soit, fidéliser le public et mettre en valeur les collections, comme un formidable vecteur de bien-être physique et mental.



Animation d'un atelier Mindful Art Expérience au musée d'Arts de Nantes, dans le cadre du colloque international «Villes et santé mentale», décembre 2022.

L'œil du collectionneur

Frédéric Dubuisson

Directeur général d'un fonds d'investissement, à Nancy et Strasbourg

« Je suis passionné par l'approche sculpturale de la photographie »



D'où vient votre goût pour l'art ?

Enfant, j'ai été fortement sensibilisé au sujet par une grand-mère peintre qui avait fait les Beaux-Arts de Paris dans les années 1930

ainsi que par un grand-père architecte et une mère maquettiste dans les arts graphiques. Cela m'a donné envie de, plus tard, constituer une collection. J'ai fait carrière dans la finance, ce qui me permet aujourd'hui de réaliser ce rêve. Mon premier achat a été une grande peinture très graphique en noir & blanc du jeune street artist Vincent Loisy, alias Vince. Elle figure toujours en bonne place dans mon salon.

Comment vous êtes-vous intéressé à la photographie ?

Depuis l'adolescence, je me passionne pour la photo en noir & blanc, et en particulier pour l'approche «sculpturale» qu'elle permet en donnant à l'artiste la capacité de s'extraire du réel – par la maîtrise de la lumière, de la composition et de l'expression communiquée par son modèle. J'aime à la fois des œuvres influencées par une esthétique assez classique – j'ai acquis des tirages de Horst P. Horst, Louise Dahl-Wolfe et Richard Avedon – et d'autres plus modernes, au style tranché, signées Irving Penn, Lucien Clergue, Herb Ritts et Helmut Newton. J'apprécie aussi des talents contemporains comme André Brito, qui maîtrise de façon incroyable le modèle, ou Thibault Brunet, pour l'abstraction. Grâce à un ami «art advisor», Philippe Lamy, je me suis ouvert depuis peu à la peinture et à la sculpture contemporaines. Je suis très touché par les œuvres de Mark Manders et de Wim Delvoye. J'ai également commencé une collection d'art japonais, comprenant des gravures, des sabres et des *tsuba* [gardes de sabres japonais].

Quels sont vos derniers coups de cœur ?

J'ai acheté deux tirages d'époque d'Helmut Newton, dont l'un illustre le moment, en 1971, où suite à une crise cardiaque son style se modifie radicalement et devient reconnaissable au premier coup d'œil. Et j'ai acquis une première peinture de Callum Innes, un artiste écossais aux compositions abstraites très fortes qui jouent sur la lumière. Cette toile se marie parfaitement avec ma collection de photographies.